








Séquence 2 - « Enfances volées et vies brisées » dans *Les Misérables* de Victor Hugo (1862)

Tu vas lire *Les Misérables* de Victor Hugo. C'est une œuvre colossale, un « roman fleuve » qui contient 5 tomes et plus de mille pages. Mais rassure-toi, tu vas lire la version abrégée, conçue pour les collégiens ! Tu vas lire le livre par étapes, en suivant ce guide. Certaines fiches seront faites en classe, d'autres à la maison.

Voici les différents symboles que tu vas rencontrer dans ce guide de lecture :

-  Travail en classe
-  Lecture autonome à la maison
-  Travail à faire à la maison (je ramasserai quelques devoirs à chaque fois)
-  Question de synthèse (réponds en respectant la méthode burger)
-  Vérification de lecture en auto-évaluation (faire le QCM sur Pronote)



























Utilise les fiches à ta disposition pour bien faire ton travail. Lorsqu'il y a des questions de compréhension, pense à bien formuler les réponses en reprenant les termes de la question et à citer le texte lorsque cela est nécessaire.

Les QCM  disponibles sur Pronote sont des petites questions très simples pour vérifier la compréhension. Si tu ne parviens pas à répondre, il ne faut pas continuer la lecture car tu vas être perdu. Reviens en arrière pour être sûr de bien comprendre. Grâce à Pronote je vérifierai que chacun fait bien son travail en temps et en heure et avance dans sa lecture. Les devoirs à rendre  seront régulièrement relevés et notés.

Organise bien ton travail et ne te laisse pas déborder. Si tu as envie de lire tout le livre d'un coup, tu peux. N'oublie pas de faire des pauses de temps en temps pour répondre aux questions et t'assurer que tu as bien compris le texte. Par contre, si tu es en avance sur les autres, je te prie de ne pas leur raconter l'histoire !

Bon travail et surtout bonne lecture ! C'est une chance que de découvrir une si belle œuvre !!!

Sommaire du guide :

Fiche	Pages du guide	Type d'activité	A faire pour le ...
1- Biographie de Victor Hugo	Page 2		
2 – L'engagement de Victor Hugo	Pages 2 à 5		
3- Jean Valjean et l'évêque	Page 5	  	
4- Lecture analytique n°1	Page 6		
5- Trois nouveaux personnages	Page 7	 	
6- Fantine et Monsieur Madeleine	Page 7	 	
7- Lecture analytique n°2	Page 8		
8- Parcours de lecture n°1	Page 9	 	
9- Lecture analytique n°3	Pages 9-10		
10– Cosette et Jean Valjean	Page 10	 	
11– Marius	Page 10		
12 - La rencontre	Page 11	 	
13- Parcours de lecture n°2	Pages 11 à 13	 	
14 – Les barricades	Page 13	 	
15- Javert	Page 14		
16- La fin du roman	Page 14	 	

Fiche n°1 – Biographie de Victor Hugo 📖 (pages 6 à 17)

Réponds aux questions suivantes sous forme de paragraphe organisé et bien écrit. Ne fais pas apparaître le numéro des questions.

Aide : Eléments de réponses à replacer → Les Châtiments – 19 ans plus tard, en 1870 - Les Misérables - 1885 – la noyade de sa fille aînée et de son mari – député – 1802 – la monarchie, puis la démocratie – à cause du coup d'Etat de Napoléon III, le 2 décembre 1851– Claude Gueux – Notre-Dame de Paris – Le Dernier Jour d'un condamné – Les Contemplations – Hernani – au Panthéon - 1841.

1. En quelle année V. Hugo est-il né ?
2. Dans sa jeunesse quel régime politique V. Hugo défend-il ? Puis comment ses idées politiques évoluent-elles ?
3. Quel est le nom du roman de 1829 qui se présente sous la forme d'un journal intime et qui est consacré au problème de la peine de mort ?
4. En 1830, quel est le titre de la pièce de théâtre qui fait scandale ?
5. Dans quel roman de 1831 peut-on trouver les personnages d'Esméralda et de Quasimodo ?
6. En 1834, Victor Hugo publie un second roman consacré à la peine de mort et qui porte comme titre le nom du héros, lequel ?
7. En quelle année V. Hugo entre-t-il à l'Académie française ?
8. En 1846, quel drame vit V. Hugo ? Comment s'appelle le recueil de poèmes consacré à ce drame ?
9. En 1848, Victor Hugo occupe une fonction politique, laquelle ?
10. En 1851, l'écrivain quitte la France : pourquoi ? Quel pamphlet (= texte très critique) publie-t-il cette année-là ? Quand rentrera-t-il en France ?
11. Donnez le nom du célèbre roman publié en 1862.
12. En quelle année est-il mort et où repose-t-il ?

Fiche n°2 – L'engagement de Victor Hugo 📄

Document n°1 : Discours sur la misère (discours à l'assemblée nationale, 9 juillet 1849)

Je ne suis pas, messieurs, de ceux qui croient qu'on peut supprimer la souffrance en ce monde ; la souffrance est une loi divine ; mais je suis de ceux qui pensent et qui affirment qu'on peut détruire la misère.

Remarquez-le bien, messieurs, je ne dis pas diminuer, amoindrir, limiter, circonscrire, je dis détruire. Les législateurs et les gouvernants doivent y songer sans cesse ; car, en pareille matière, tant que le possible n'est pas fait, le devoir n'est pas rempli.

La misère, messieurs, j'aborde ici le vif de la question, voulez-vous savoir jusqu'où elle est, la misère ? Voulez-vous savoir jusqu'où elle peut aller, jusqu'où elle va, je ne dis pas en Irlande, je ne dis pas au Moyen Âge, je dis en France, je dis à Paris, et au temps où nous vivons ? Voulez-vous des faits ?

Il y a dans Paris, dans ces faubourgs de Paris que le vent de l'émeute soulevait naguère si aisément, il y a des rues, des maisons, des cloaques, où des familles, des familles entières, vivent pêle-mêle, hommes, femmes, jeunes filles, enfants, n'ayant pour lits, n'ayant pour couvertures, j'ai presque dit pour vêtement, que des monceaux infects de chiffons en fermentation, ramassés dans la fange du coin des bornes, espèce de fumier des villes, où des créatures s'enfouissent toutes vivantes pour échapper au froid de l'hiver.

Voilà un fait. En voulez-vous d'autres ? Ces jours-ci, un homme, mon Dieu, un malheureux homme de lettres, car la misère n'épargne pas plus les professions libérales que les professions manuelles, un malheureux homme est mort de faim, mort de faim à la lettre, et l'on a constaté, après sa mort, qu'il n'avait pas mangé depuis six jours.

Voulez-vous quelque chose de plus douloureux encore ? Le mois passé, pendant la recrudescence du choléra, on a trouvé une mère et ses quatre enfants qui cherchaient leur nourriture dans les débris immondes et pestilentiels des charniers de Montfaucon !

Eh bien, messieurs, je dis que ce sont là des choses qui ne doivent pas être ; je dis que la société doit dépenser toute sa force, toute sa sollicitude, toute son intelligence, toute sa volonté, pour que de telles choses ne soient pas ! Je dis que de tels faits, dans un pays civilisé, engagent la conscience de la société tout entière ; que je m'en sens, moi qui parle, complice et solidaire, et que de tels faits ne sont pas seulement des torts envers l'homme, que ce sont des crimes envers Dieu !

Vous n'avez rien fait, j'insiste sur ce point, tant que l'ordre matériel raffermi n'a point pour base l'ordre moral consolidé !

Document 2 – Récit d'Adèle Hugo, la fille de Victor Hugo

Alors qu'il revient d'un dîner chez Mme de Girardin, Victor Hugo est le témoin et l'acteur d'une scène qui lui inspirera un passage clé de son roman Les Misérables.

Victor Hugo quitta d'assez bonne heure Mme de Girardin. C'était le 9 janvier. Il neigeait à flocons. Il avait des souliers minces, et, quand il fut dans la rue, il vit l'impossibilité de revenir à pied chez lui. Il descendit la rue Taitbout, sachant qu'il avait une place de cabriolets sur le boulevard au coin de cette rue. Il n'y en avait aucun. Il attendit qu'il en vînt.

Il faisait ainsi le planton, quand il vit un jeune homme ficelé, et cossu dans sa mise, se baisser, ramasser une grosse poignée de neige et la planter dans le dos d'une fille qui stationnait au coin du boulevard et qui était en robe décolletée.

Cette fille jeta un cri perçant, tomba sur le fashionable, et le battit. Le jeune homme rendit les coups, la fille riposta, la bataille alla crescendo, si fort et si loin que les sergents de ville accoururent.

Ils empoignèrent la fille et ne touchèrent pas à l'homme.

En voyant les sergents de ville mettre la main sur elle, la malheureuse se débattit. Mais, quand elle fut bien empoignée, elle témoigna la plus profonde douleur.

Pendant que deux sergents de ville la faisaient marcher de force, la tenant chacun par le bras, elle s'écriait :

- Je n'ai rien fait de mal, je vous assure, c'est le monsieur qui m'en a fait. Je ne suis pas coupable ; je vous en supplie, laissez-moi. Je n'ai rien fait de mal, bien sûr, bien sûr !

Les sergents de ville lui répliquaient sans l'écouter : - Allons, marche ; tu en as pour tes six mois. - La pauvre fille à ces mots : Tu en as pour tes six mois, recommençait à se justifier et redoublait ses suppliques et ses prières. Les sergents de ville, peu touchés de ses larmes, la traînèrent à un poste rue Chauchat, derrière l'Opéra.

Victor Hugo, intéressé malgré lui à la malheureuse, les suivait, au milieu de cette cohue de monde qui ne manque jamais en pareille circonstance. Arrivé près du poste, Victor Hugo eut la pensée d'entrer et de prendre parti pour la fille. Mais il se dit qu'il était bien connu, que justement les journaux étaient pleins de son nom depuis deux jours et que se mêler à une semblable affaire c'était prêter le flanc à toutes sortes de mauvaises plaisanteries. Bref, il n'entra pas.

La salle où l'on avait déposé la fille était au rez-de-chaussée et donnait sur la rue. Il regarda ce qui se passait, à travers les vitres. Il vit la pauvre femme se traîner de désespoir par terre, s'arracher les cheveux ; la compassion le gagna, il se mit à réfléchir, et le résultat de ses réflexions fut qu'il se décida à entrer.

Quand il mit le pied dans la salle, un homme, qui était assis devant une table éclairée par une chandelle et qui écrivait, se retourna et lui dit d'une voix brève et péremptoire :

- Que voulez-vous, Monsieur ?

- Monsieur, j'ai été témoin de ce qui vient de se passer ; je viens déposer de ce que j'ai vu et vous parler en faveur de cette femme.

À ces mots, la femme regarda Victor Hugo, muette d'étonnement, et comme étourdie.

- Monsieur, votre déposition, plus ou moins intéressée, ne sera d'aucune valeur. Cette fille est coupable de voies de fait sur la place publique, elle a battu un monsieur. Elle en a pour ses six mois de prison.

La fille recommençait à sangloter, à crier, à se rouler. D'autres filles qui l'avaient rejointe lui disaient : « Nous irons te voir. Calme-toi. Nous te porterons du linge. Prends cela en attendant. » Et en même temps elles lui donnaient de l'argent et des bonbons.

- Monsieur dit Victor Hugo, lorsque vous saurez qui je suis, vous changerez peut-être de ton et de langage et vous m'écoutez.

- Qui êtes-vous donc, monsieur ?

Victor Hugo ne vit aucune raison pour ne pas se nommer. Il se nomma. Le commissaire de police, car c'était un commissaire de police, se répandit en excuses, devint aussi poli et aussi déférent qu'il avait été arrogant, lui offrit une chaise et le pria de vouloir bien prendre la peine de s'asseoir.

Victor Hugo lui raconta qu'il avait vu, de ses yeux vu, un monsieur ramasser un paquet de neige et le jeter dans le dos de cette fille ; que celle-ci, qui ne voyait même pas ce monsieur, avait poussé un cri témoignant d'une vive souffrance ; qu'en effet elle s'était jetée sur le monsieur, mais qu'elle était dans son droit ; qu'outre la grossièreté du fait, le froid violent et subit causé par cette neige pouvait, en certain cas, lui faire le plus grand mal ; que, loin d'ôter à cette fille - qui avait peut-être une mère ou un enfant - le pain gagné si misérablement, ce serait plutôt l'homme coupable de cette tentative envers elle qu'il faudrait condamner à des dommages-intérêts : enfin que ce n'était pas la fille qu'on aurait dû arrêter, mais l'homme.

Pendant ce plaidoyer, la fille, de plus en plus surprise, rayonnait de joie et d'attendrissement. - Que ce monsieur est bon ! disait-elle. Mon Dieu, qu'il est bon ! Mais c'est que je ne l'ai jamais vu, c'est que je ne le connais pas du tout !

Le commissaire de police dit à Victor Hugo :

- Je crois tout ce que vous avancez, Monsieur ; mais les sergents de ville ont déposé, il y a un procès-verbal commencé. Votre déposition entrera dans ce procès-verbal, soyez-en sûr. Mais il faut que la justice ait son cours et je ne puis mettre cette fille en liberté. - Comment ! Monsieur, après ce que je viens de vous dire et qui est la vérité - vérité dont vous ne pouvez pas douter, dont vous ne doutez pas, - vous allez retenir cette fille ? Mais cette justice est une horrible injustice.

- Il n'y a qu'un cas, Monsieur, où je pourrais arrêter la chose, ce serait celui où vous signeriez votre déposition ; le voulez-vous ?

- Si la liberté de cette femme tient à ma signature, la voici.

Et Victor Hugo signa.

Document 3 - Mélancholia, Victor Hugo (extrait)

... Où vont tous ces enfants dont pas un seul ne rit ?

Ces doux êtres pensifs que la fièvre maigrit ?

Ces filles de huit ans qu'on voit cheminer seules ?

Ils s'en vont travailler quinze heures sous des meules

Ils vont, de l'aube au soir, faire éternellement

Dans la même prison le même mouvement.

Accroupis sous les dents d'une machine sombre,

Monstre hideux qui mâche on ne sait quoi dans l'ombre,

Innocents dans un bagne, anges dans un enfer,

Ils travaillent. Tout est d'airain, tout est de fer.

Jamais on ne s'arrête et jamais on ne joue.

Aussi quelle pâleur ! la cendre est sur leur joue.

Il fait à peine jour, ils sont déjà bien las.

Ils ne comprennent rien à leur destin, hélas !

Ils semblent dire à Dieu : - Petits comme nous sommes,

Notre père, voyez ce que nous font les hommes !

Ô servitude infâme imposée à l'enfant !

Rachitisme ! travail dont le souffle étouffant

Défait ce qu'a fait Dieu ; qui tue, oeuvre insensée,

La beauté sur les fronts, dans les coeurs la pensée,

Et qui ferait - c'est là son fruit le plus certain ! -

D'Apollon un bossu, de Voltaire un crétin !

Travail mauvais qui prend l'âge tendre en sa serre,

Qui produit la richesse en créant la misère,

Qui se sert d'un enfant ainsi que d'un outil !

Progrès dont on demande : Où va-t-il ? que veut-il ?

Qui brise la jeunesse en fleur ! qui donne, en somme,

Une âme à la machine et la retire à l'homme !

Que ce travail, haï des mères, soit maudit !

Maudit comme le vice où l'on s'abâtardit,

Maudit comme l'opprobre et comme le blasphème !

Ô Dieu ! qu'il soit maudit au nom du travail même,

Au nom du vrai travail, sain, fécond, généreux,

Qui fait le peuple libre et qui rend l'homme heureux !

Document 4 – Poème écrit après la visite d'un bagné (1881)

Chaque enfant qu'on enseigne est un homme qu'on gagne.
 Quatre-vingt-dix voleurs sur cent qui sont au bagné
 Ne sont jamais allés à l'école une fois,
 Et ne savent pas lire, et signent d'une croix.
 C'est dans cette ombre-là qu'ils ont trouvé le crime.
 L'ignorance est la nuit qui commence l'abîme.
 Où rampe la raison, l'honnêteté périt.

Dieu, le premier auteur de tout ce qu'on écrit,
 A mis, sur cette terre où les hommes sont ivres,
 Les ailes des esprits dans les pages des livres.
 Tout homme ouvrant un livre y trouve une aile, et peut
 Planer là-haut où l'âme en liberté se meut.
 L'école est sanctuaire autant que la chapelle.
 L'alphabet que l'enfant avec son doigt épelle
 Contient sous chaque lettre une vertu ; le cœur
 S'éclaire doucement à cette humble lueur.
 Donc au petit enfant donnez le petit livre.
 Marchez, la lampe en main, pour qu'il puisse vous suivre.

La nuit produit l'erreur et l'erreur l'attentat.
 Faute d'enseignement, on jette dans l'état
 Des hommes animaux, têtes inachevées,

Tristes instincts qui vont les prunelles crevées,
 Aveugles effrayants, au regard sépulcral,
 Qui marchent à tâtons dans le monde moral.
 Allumons les esprits, c'est notre loi première,
 Et du suif le plus vil faisons une lumière.
 L'intelligence veut être ouverte ici-bas ;
 Le germe a droit d'éclorre ; et qui ne pense pas
 Ne vit pas. Ces voleurs avaient le droit de vivre.
 Songeons-y bien, l'école en or change le cuivre,
 Tandis que l'ignorance en plomb transforme l'or.

Je dis que ces voleurs possédaient un trésor,
 Leur pensée immortelle, auguste et nécessaire ;
 Je dis qu'ils ont le droit, du fond de leur misère,
 De se tourner vers vous, à qui le jour sourit,
 Et de vous demander compte de leur esprit ;
 Je dis qu'ils étaient l'homme et qu'on en fit la brute ;
 Je dis que je nous blâme et que je plains leur chute ;
 Je dis que ce sont eux qui sont les dépouillés ;
 Je dis que les forfaits dont ils se sont souillés
 Ont pour point de départ ce qui n'est pas leur faute ;
 Pouvaient-ils s'éclairer du flambeau qu'on leur ôte ?
 Ils sont les malheureux et non les ennemis.
 Le premier crime fut sur eux-mêmes commis ;
 On a de la pensée éteint en eux la flamme ;
 Et la société leur a volé leur âme.

Document 5 : Discours de Victor Hugo à l'assemblée, 15 septembre 1848

Messieurs, une constitution, et surtout une constitution faite par la France et pour la France, est nécessairement un pas dans la civilisation. Si elle n'est point un pas dans la civilisation, elle n'est rien. Eh bien, songez-y, qu'est-ce que la peine de mort ? La peine de mort est le signe spécial et éternel de la barbarie. Partout où la peine de mort est prodiguée ; la barbarie domine ; partout où la peine de mort est rare, la civilisation règne.

Messieurs, ce sont là des faits incontestables. L'adoucissement de la pénalité est un grand et sérieux progrès. Le dix-huitième siècle, c'est là une partie de sa gloire, a aboli la torture ; le dix-neuvième siècle abolira la peine de mort.

Vous ne l'abolirez pas peut-être aujourd'hui ; mais, n'en doutez pas, demain vous l'abolirez, ou vos successeurs l'aboliront. (**NB : La peine de mort sera abolie en France en 1981.**)

Fiche n°3 – Vérification de lecture en auto-évaluation n°1 (pages 22 à 38) 📖 ⑤
--

Lis les pages 22 à 38 puis ...

📖 **Rends-toi sur Pronote pour faire le QCM n°1**

⑤ **Question de synthèse : Pourquoi peut-on dire que Jean Valjean est un misérable ?**

Fiche n°4 – Lecture analytique n°1 : Deux portraits de Jean Valjean (p.24-26, lignes 1 à 42 ; p28-30, lignes 1 à 66)

Extrait 1 : Dans les premiers jours du mois d'octobre 1815, une heure environ avant le coucher du soleil, un homme qui voyageait à pied entra dans la petite ville de Digne. Les rares habitants qui se trouvaient en ce moment à leurs fenêtres ou sur le seuil de leurs maisons regardaient ce voyageur avec une sorte d'inquiétude. Il était difficile de rencontrer un passant d'un aspect plus misérable. C'était un homme de moyenne taille, trapu et robuste, dans la force de l'âge. Il pouvait avoir quarante-six ou quarante-huit ans. Une casquette à visière de cuir rabattue cachait en partie son visage brûlé par le soleil et le hâle et ruisselant de sueur. Sa chemise de grosse toile jaune, rattachée au col par une petite ancre d'argent, laissait voir sa poitrine velue; il avait une cravate tordue en corde, un pantalon de coutil bleu, usé et râpé, blanc à un genou, troué à l'autre, une vieille blouse grise en haillons, rapiécée à l'un des coudes d'un morceau de drap vert cousu avec de la ficelle, sur le dos un sac de soldat fort plein, bien bouclé et tout neuf, à la main un énorme bâton noueux, les pieds sans bas dans des souliers ferrés, la tête tondue et la barbe longue.

La sueur, la chaleur, le voyage à pied, la poussière, ajoutaient je ne sais quoi de sordide à cet ensemble délabré. Les cheveux étaient ras, et pourtant hérissés; car ils commençaient à pousser un peu, et semblaient n'avoir pas été coupés depuis quelque temps.

Personne ne le connaissait.

Extrait 2 : La porte s'ouvrit. Elle s'ouvrit vivement, toute grande, comme si quelqu'un la poussait avec énergie et résolution. Un homme entra.



Cet homme, nous le connaissons déjà. C'est le voyageur que nous avons vu tout à l'heure errer cherchant un gîte. Il entra, fit un pas, et s'arrêta, laissant la porte ouverte derrière lui. Il avait son sac sur l'épaule, son bâton à la main, une expression rude, hardie, fatiguée et violente dans les yeux. Le feu de la cheminée l'éclairait. Il était hideux. C'était une sinistre apparition.

Madame Magloire n'eut pas même la force de jeter un cri. Elle tressaillit, et resta béante. Mademoiselle Baptistine se retourna, aperçut l'homme qui entra et se dressa à demi d'effarement, puis, ramenant peu à peu sa tête vers la cheminée, elle se mit à regarder son frère et son visage redevint profondément calme et serein. L'évêque fixait sur l'homme un oeil tranquille.

Comme il ouvrait la bouche, sans doute pour demander au nouveau venu ce qu'il désirait, l'homme appuya ses deux mains à la fois sur son bâton, promena ses yeux tour à tour sur le vieillard et les femmes, et, sans attendre que l'évêque parlât, dit d'une voix haute:

– Voici. Je m'appelle Jean Valjean. Je suis un galérien. J'ai passé dix-neuf ans au bagne. Je suis libéré depuis quatre jours et en route pour Pontarlier qui est ma destination. Quatre jours et que je marche depuis Toulon. Aujourd'hui, j'ai fait douze lieues à pied. Ce soir, en arrivant dans ce pays, j'ai été dans une auberge, on m'a renvoyé à cause de mon passeport jaune que j'avais montré à la mairie. Il avait fallu. J'ai été à une autre auberge. On m'a dit: Va-t-en! Chez l'un, chez l'autre. Personne n'a voulu de moi. J'ai été à la prison, le guichetier n'a pas ouvert. J'ai été dans la niche d'un chien. Ce chien m'a mordu et m'a chassé, comme s'il avait été un homme. On aurait dit qu'il savait qui j'étais. Je m'en suis allé dans les champs pour coucher à la belle étoile. Il n'y avait pas d'étoile. J'ai pensé qu'il pleuvrait, et qu'il n'y avait pas de bon Dieu pour empêcher de pleuvoir, et je suis rentré dans la ville pour y trouver le renforcement d'une porte. Là, dans la place, j'allais me coucher sur une pierre. Une bonne femme m'a montré votre maison et m'a dit: Frappe là. J'ai frappé. Qu'est-ce que c'est ici? êtes-vous une auberge? J'ai de l'argent. Ma masse. Cent neuf francs quinze sous que j'ai gagnés au bagne par mon travail en dix-neuf ans. Je payerai. Qu'est-ce que cela me fait? j'ai de l'argent. Je suis très fatigué, douze lieues à pied, j'ai bien faim. Voulez-vous que je reste?

- Madame Magloire, dit l'évêque, vous mettez un couvert de plus.

Fiche n°5 – Trois nouveaux personnages : Fantine, Monsieur Madeleine et Javert (p. 39 à 59)  

I) Le choix d'une mère (pages 39 à 42)

- 1) a) Pourquoi Fantine est-elle dans une situation honteuse ?
b) Explique avec tes mots le lien entre le personnage de Fantine et *Le papa de Simon* de Maupassant.
- 2) a) Que décide de faire Fantine pour pouvoir trouver du travail ?
b) Pourquoi Fantine choisit-elle les Thénardier ? (p.41)
c) Relevez un indice laissé par le narrateur qui indique que Fantine a fait un mauvais choix. (p. 41)
- 3) Qu'as-tu ressenti en lisant ce passage ? (utilise la fiche des émotions pour développer ta réponse).

II. Le secret de Monsieur Madeleine (pages 43 à 45)

1) Recopie et complète cette fiche d'identité du personnage. Ces indices te permettront de deviner la véritable identité de ce personnage.



- Situation financière à son arrivée à Montreuil sur mer :
 - Raison pour laquelle on n'a pas vérifié son passeport :
 - Idée qui a fait sa fortune : remplacer par
 - Situation financière de M. Madeleine lorsque Fantine arrive à Montreuil-sur-mer
 - Qualités de Monsieur Madeleine :
 - Raison du deuil de Monsieur Madeleine
- 2) Alors ? As-tu deviné qui est Monsieur Madeleine ? Quelles sont tes réactions face à cette découverte ?


III. Le policier Javert (pages 45-46)

1) Recopie et complète ce tableau : « Comparaisons autour de Javert »

Comparé (ce qui est comparé)	Comparant (ce à quoi on compare)
Les profondes narines	
Les énormes favoris	
Un plissement autour de son nez	
Javert sérieux	
Javert riant	

- 2) Quelle idée générale se dégage de Javert grâce à ces comparaisons ?
- 3) Vocabulaire : Cherche le sens des mots « tolérant » et « bienveillant ». Ces adjectifs caractérisent-ils Javert ? Justifie ta réponse.
- 4) Lignes 31 à 39 : Qu'est-ce que Javert défend ? Qu'est-ce qu'il combat ?

Fiche n°6 – Vérification de lecture en auto-évaluation n°2 (page 47 à 63)  

 Lis les pages indiquées puis rends-toi sur pronote pour répondre au QCM.

Fiche n°7 – Lecture analytique n°2 : tempête sous un crâne (pages 60 à 68) 📖

M. Madeleine apprend un jour que Javert pense avoir retrouvé Jean Valjean. Un homme s'apprête à être jugé et condamné. M. Madeleine, dont le lecteur a deviné la véritable identité, ne peut se résoudre à laisser un innocent s'accuser à sa place. Il réfléchit toute la nuit...

Il reculait maintenant avec une égale épouvante devant les deux résolutions qu'il avait prises tour à tour. Les deux idées qui le conseillaient lui paraissaient aussi funestes l'une que l'autre. — Quelle fatalité ! quelle rencontre que ce Champmathieu pris pour lui ! Être précipité justement par le moyen que la providence paraissait d'abord avoir employé pour l'affermir !

Il y eut un moment où il considéra l'avenir. Se dénoncer, grand Dieu ! se livrer ! Il envisagea avec un immense désespoir tout ce qu'il faudrait quitter, tout ce qu'il faudrait reprendre. Il faudrait donc dire adieu à cette existence si bonne, si pure, si radieuse, à ce respect de tous, à l'honneur, à la liberté ! Il n'irait plus se promener dans les champs, il n'entendrait plus chanter les oiseaux au mois de mai, il ne ferait plus l'aumône aux petits enfants ! Il ne sentirait plus la douceur des regards de reconnaissance et d'amour fixés sur lui ! Il quitterait cette maison qu'il avait bâtie, cette petite chambre ! Tout lui paraissait charmant à cette heure. Il ne lirait plus dans ces livres, il n'écrirait plus sur cette petite table de bois blanc !

Grand Dieu ! au lieu de cela, la chiourme, le carcan, la veste rouge, la chaîne au pied, la fatigue, le cachot, le lit de camp, toutes ces horreurs connues ! À son âge, après avoir été ce qu'il était ! Si encore il était jeune ! Mais, vieux, être tutoyé par le premier venu, être fouillé par le garde-chiourme, recevoir le coup de bâton de l'argousin ! avoir les pieds nus dans des souliers ferrés ! tendre matin et soir sa jambe au marteau du rondier qui visite la manille ! subir la curiosité des étrangers auxquels on dirait : *Celui-là, c'est le fameux Jean Valjean, qui a été maire à Montreuil-sur-mer !* Le soir, ruisselant de sueur, accablé de lassitude, le bonnet vert sur les yeux, remonter deux à deux, sous le fouet du sergent, l'escalier-échelle du baigne flottant ! Oh ! quelle misère ! La destinée peut-elle donc être méchante comme un être intelligent et devenir monstrueuse comme le cœur humain !

Et, quoi qu'il fit, il retombait toujours sur ce poignant dilemme qui était au fond de sa rêverie : — rester dans le paradis, et y devenir démon ! rentrer dans l'enfer, et y devenir ange ! Que faire, grand Dieu ! que faire ?

La tourmente dont il était sorti avec tant de peine se déchaîna de nouveau en lui. Ses idées recommencèrent à se mêler. Il chancelait au dehors comme au dedans. Il marchait comme un petit enfant qu'on laisse aller seul.

À de certains moments, luttant contre sa lassitude, il faisait effort pour ressaisir son intelligence. Il tâchait de se poser une dernière fois, et définitivement, le problème sur lequel il était en quelque sorte tombé d'épuisement. Faut-il se dénoncer ! Faut-il se taire ? Il ne réussissait à rien voir de distinct. Les vagues aspects de tous les raisonnements ébauchés par sa rêverie tremblaient et se dissipaient l'un après l'autre en fumée. Seulement il sentait que, à quelque parti qu'il s'arrêtât, nécessairement, et sans qu'il fût possible d'y échapper, quelque chose de lui allait mourir ; qu'il entrait dans un sépulcre à droite comme à gauche ; qu'il accomplissait une agonie, l'agonie de son bonheur ou l'agonie de sa vertu. Hélas ! toutes ses irrésolutions l'avaient repris. Il n'était pas plus avancé qu'au commencement.

Fiche n°8 – Parcours de lecture n°1 : Le parcours de Fantine (pages 39 à 42 ; 50 à 59 et 68 à 73) 📖

1) Fantine et les Thénardier

- A quelle condition les Thénardier acceptent-ils d'élever Cosette ?
- Les Thénardier élèvent-ils correctement Cosette ? Comment la traitent-ils ?
- Explique le titre du Livre IV « Confier c'est parfois livrer »

2) La déchéance de Fantine

- Que vend Fantine pour avoir de l'argent (deux choses). Que penses-tu de ces sacrifices ?
- Quel métier Fantine fait-elle finalement pour survivre ?
- Quelles émotions t'inspirent le personnage de Fantine (utilise la fiche vocabulaire des émotions)

3) Fantine et M. Madeleine

- Relis les pages 57 à 59 : A quel autre texte que nous avons étudié dans cette séquence ce passage te fait-il penser ? Que dénonce Victor Hugo ici ?
- Explique le titre du chapitre « Fantine heureuse » page 70. Pourquoi ce titre est-il étonnant ?

⑤ Synthèse

En t'appuyant sur tes réponses précédentes et ta lecture de l'oeuvre, explique pourquoi Fantine est une « Misérable ».

Eléments attendus :

- Fantine est victime d'un système injuste (misère sociale et financière)
- Fantine est victime de la méchanceté humaine
- Conclusion : Explique ce que Victor Hugo veut dénoncer à travers le personnage de Fantine.

Fiche n°9 – Lecture analytique n°3, Cosette chez les Thénardier (page 76-77) 📖

On n'a encore aperçu dans ce livre les Thénardier que de profil ; le moment est venu de tourner autour de ce couple et de le regarder sous toutes ses faces.

Thénardier venait de dépasser ses cinquante ans ; Mme Thénardier touchait à la quarantaine, qui est la cinquantaine de la femme ; de façon qu'il y avait équilibre d'âge entre la femme et le mari.

Les lecteurs ont peut-être, dès sa première apparition, conservé quelque souvenir de cette Thénardier grande, blonde, rouge, grasse, charnue, carrée, énorme et agile ; elle tenait, nous l'avons dit, de la race de ces sauvagesses colosses qui se cambrent dans les foires avec des pavés pendus à leur chevelure. Elle faisait tout dans le logis, les lits, les chambres, la lessive, la cuisine, la pluie, le beau temps, le diable. Elle avait pour tout domestique Cosette ; une souris au service d'un éléphant. Tout tremblait au son de sa voix, les vitres, les meubles et les gens. Son large visage, criblé de taches de rousseur, avait l'aspect d'une écumoire. Elle avait de la barbe. (...) Quand on l'entendait parler, on disait : C'est un gendarme ; quand on la regardait boire, on disait : C'est un charretier ; quand on la voyait manier Cosette, on disait : C'est le bourreau. Au repos, il lui sortait de la bouche une dent. (...)

Le Thénardier était un homme petit, maigre, blême, anguleux, osseux, chétif, qui avait l'air malade et qui se portait à merveille, sa fourberie commençait là. Il souriait habituellement par précaution, et était poli à

peu près avec tout le monde, même avec le mendiant auquel il refusait un liard. Il avait le regard d'une fouine et la mine d'un homme de lettres. (...) Il affirmait avoir « un système ». Du reste fort escroc. Un filousophe. Cette nuance existe.

Cette femme était une créature formidable qui n'aimait que ses enfants et ne craignait que son mari. Elle était mère parce qu'elle était mammifère. Du reste, sa maternité s'arrêtait à ses filles, et comme on le verra, ne s'étendait pas jusqu'aux garçons. Lui, l'homme, n'avait qu'une pensée : s'enrichir. (...)

Cet homme et cette femme, c'était ruse et rage mariés ensemble, attelage hideux et terrible. (...) Tels étaient ces deux êtres. Cosette était entre eux, subissant leur double pression, comme une créature qui serait à la fois boryée par une meule et déchiquetée par une tenaille. L'homme et la femme avaient chacun une manière différente ; Cosette était rouée de coups, cela venait de la femme ; elle allait pieds nus l'hiver, cela venait du mari.

Cosette montait, descendait, lavait, brossait, frottait, balayait, courait, trimait, haletait, remuait des choses lourdes, et, toute chétive, faisait les grosses besognes. Nulle pitié ; une maîtresse farouche, un maître venimeux. La gargote Thénardier était comme une toile où Cosette était prise et tremblait. L'idée de l'oppression était réalisée par cette domesticité sinistre. C'était quelque chose comme la mouche servante des araignées.

La pauvre enfant, passive, se taisait.

⑤ Pourquoi peut-on dire que Cosette a une enfance misérable ?

Fiche n°10 – Vérification autonome de lecture n°3 (pages 78 à 90) 📄 📖

Lis les pages indiquées puis rends-toi sur Pronote pour faire le QCM.

Fiche n°11 – Lecture facultative et résumés des pages 93 à 131 📖

Deuxième partie, Cosette - Livre quatrième à livre huitième (pages 92 à 114)

Résumé : Jean Valjean et Cosette trouvent refuge dans une petite maison misérable La mesure Gorbeau. Rapidement, ils sont retrouvés par Javert et doivent fuir encore. Jean Valjean croise alors Fauchelevent, l'homme à qui il avait sauvé la vie à Montreuil (cf. p.47). Pour remercier Jean Valjean de lui avoir sauvé la vie, Fauchelevent héberge les deux sans abris dans le couvent où il travaille. Ainsi commence une nouvelle vie pour Cosette et Jean Valjean.

Troisième partie, Marius - Livre premier à livre cinquième (pages 117 à 131)

Résumé : Marius vit chez son grand-père, un grand bourgeois, M. de Guillenormand. Il a élevé Marius après que son père M. de Pontmercy l'a abandonné. Avant de mourir le père de Marius demande à le voir une dernière fois : malheureusement Marius arrive trop tard. Il apprend plus tard que son père ne l'a pas abandonné : M. de Guillenormand a banni son propre fils de sa maison en raison de ses convictions politiques. Marius s'intéresse ainsi à l'histoire de son père et devient républicain et révolutionnaire (= il est contre le roi). Avant de mourir le père de Marius a laissé un mot : Thénardier lui a sauvé la vie pendant la bataille de Waterloo, « mon fils fera à ce Thénardier tout le bien qu'il pourra ».

Fiche n°12 – La rencontre (page 132 à 138)

- Explique le titre du livre sixième « la conjonction de deux étoiles » (p.132)
- Quel nom est donné au vieil homme et à la jeune fille ?
- Connait-on le vrai nom de ces personnages ?
- Pourquoi M. Leblanc décide-t-il de déménager ?

Lecture facultative des pages 141 à 164

Résumé : Marius cherche désespérément Mademoiselle Lanoire sans savoir qu'elle habite au même endroit que lui, à la masure Gorbeau. Il se lie d'amitié avec Eponine, la fille des Thénardier qui se font appeler « Jondrette » à ce moment-là de l'histoire. Le père Thénardier reconnaît Jean Valjean et Cosette qui cachent leur identité eux aussi pour ne pas être retrouvés par Javert. Les Thénardier décident alors de tendre un piège à Jean Valjean pour lui voler son argent et le tuer (ils prétendent ne pas avoir reçu assez d'argent lorsqu'ils lui ont vendu Cosette!). Marius comprend ce qui se joue dans la masure Gorbeau : il est tiraillé entre sa fidélité à son père (dont Thénardier a sauvé la vie pendant la guerre) et son amour pour Mademoiselle Lanoire. Finalement, Marius réussit à sauver Jean Valjean qui fuit avant l'arrivée de Javert sur les lieux. Javert arrête les Thénardier.

Fiche n°13 – Parcours de lecture n°2 : L'évolution comparée de Cosette et des filles Thénardier
L'enfance des trois petites filles
Extrait 1 : La première description de Cosette page 40

L'enfant de cette femme était un des plus divins êtres qu'on pût voir. C'était une fille de deux à trois ans. Elle eût pu jouter avec les deux autres pour la coquetterie de l'ajustement ; elle avait un bavolet de linge fin, des rubans à sa brassière et de la valenciennes à son bonnet. Le pli de sa jupe relevée laissait voir sa cuisse blanche, potelée et ferme. Elle était admirablement rose et bien portante. La belle petite donnait envie de mordre dans les pommes de ses joues. On ne pouvait rien dire de ses yeux, sinon qu'ils devaient être très grands et qu'ils avaient des cils magnifiques. Elle dormait. Elle dormait de ce sommeil d'absolue confiance propre à son âge. Les bras des mères sont faits de tendresse ; les enfants y dorment profondément.


Extrait 2 : La deuxième description de Cosette page 84

Cosette était laide. Heureuse, elle eût peut-être été jolie. Cosette était maigre et blême. Elle avait près de huit ans, on lui en eût donné à peine six. Ses grands yeux enfoncés dans une sorte d'ombre profonde étaient presque éteints à force d'avoir pleuré. Les coins de sa bouche avaient cette courbe de l'angoisse habituelle, qu'on observe chez les condamnés et chez les malades désespérés. Le feu qui l'éclairait en ce moment faisait saillir les angles de ses os et rendait sa maigreur affreusement visible.

Tout son vêtement n'était qu'un haillon qui eût fait pitié l'été et qui faisait horreur l'hiver. Elle n'avait sur elle que de la toile trouée ; pas un chiffon de laine. On voyait sa peau çà et là, et l'on y distinguait partout des taches bleues ou noires qui indiquaient les endroits où la Thénardier l'avait touchée. Ses jambes nues étaient rouges et grêles. Le creux de ses clavicules était à faire pleurer.

Toute la personne de cette enfant, son allure, son attitude, le son de sa voix, ses intervalles entre un mot et l'autre, son regard, son silence, son moindre geste, exprimaient et traduisaient une seule idée : la crainte. La crainte était répandue sur elle ; elle en était pour ainsi dire couverte ; la crainte ramenait ses coudes contre ses hanches, retirait ses talons sous ses jupes, lui faisait tenir le moins de place possible, ne lui laissait de souffle que le nécessaire, et était devenue ce qu'on pourrait appeler son habitude de corps, sans variation possible que d'augmenter. Il y avait au fond de sa prunelle un coin étonné où était la terreur.

Extrait 3 : La première description d'Eponine et Azelma page 86

C'étaient vraiment deux jolies petites filles, plutôt bourgeoises que paysannes, très charmantes, l'une avec ses tresses châtaines bien lustrées, l'autre avec ses longues nattes noires tombant derrière le dos, toutes deux vives, propres, grasses, fraîches et saines à réjouir le regard. Elles étaient chaudement vêtues, mais avec un tel art maternel, que l'épaisseur des étoffes n'ôtait rien à la coquetterie de l'ajustement. L'hiver était prévu sans que le printemps fût effacé. Ces deux petites dégageaient de la lumière. En outre, elles étaient régnautes. Dans leur toilette, dans leur gaîté, dans le bruit qu'elles faisaient, il y avait de la souveraineté. Eponine et Azelma ne regardaient pas Cosette. C'était pour elles comme le chien. Ces trois petites filles n'avaient pas vingt-quatre ans à elles trois, et elles représentaient déjà toute la société des hommes; d'un côté l'envie, de l'autre le dédain.

Extrait 4 : La troisième description de Cosette page 114

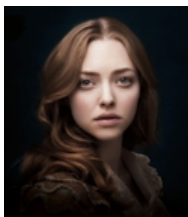
Aux heures des récréations, Jean Valjean regardait de loin Cosette jouer et courir, et il distinguait son rire du rire des autres. Car maintenant Cosette riait. La figure de Cosette en était même jusqu'à un certain point changée. Le sombre en avait disparu. Le rire, c'est le soleil; il chasse l'hiver du visage humain. Cosette, toujours pas jolie, devenait bien charmante d'ailleurs. Elle disait des petites choses raisonnables avec sa douce voix enfantine.

L'adolescence des jeunes filles

Extrait 5 : Marius voit Cosette pour la première fois (p.132)

La première fois que la jeune fille qui l'accompagnait vint s'asseoir avec lui sur le banc qu'ils semblaient avoir adopté, c'était une façon de fille de treize ou quatorze ans, maigre, au point d'en être presque laide, gauche, insignifiante, et qui promettait peut-être d'avoir d'assez beaux yeux. Seulement ils étaient toujours levés avec une sorte d'assurance déplaisante. Elle avait cette mise à la fois vieille et enfantine des pensionnaires de couvent ; une robe mal coupée de gros mérinos noir. Ils avaient l'air du père et de la fille.

Marius examina pendant deux ou trois jours cet homme vieux qui n'était pas encore un vieillard et **cette petite fille qui n'était pas encore une personne**, puis il n'y fit plus aucune attention. Eux de leur côté semblaient ne pas même le voir. Ils causaient entre eux d'un air paisible et indifférent. La fille jasant sans cesse, et gaiement. Le vieil homme parlait peu, et, par instants, il attachait sur elle des yeux remplis d'une ineffable paternité.



Extrait 6 : Marius revoit Cosette un an plus tard (p134)

Quand il approcha, c'était bien le même homme; mais il lui parut que ce n'était plus la même fille. **La personne qu'il voyait maintenant** était une grande et belle créature ayant toutes les formes les plus charmantes de la femme à ce moment précis où elles se combinent encore avec toutes les grâces les plus naïves de l'enfant; moment fugitif et pur que peuvent seuls traduire ces deux mots: quinze ans. C'étaient d'admirables cheveux châtain nuancés de veines dorées, un front qui semblait fait de marbre, des joues qui semblaient faites d'une feuille de rose, un incarnat pâle, une blancheur émue, une bouche exquise d'où le sourire sortait comme une clarté et la parole comme une musique (...) Et, afin que rien ne manquât à cette ravissante figure, le nez n'était pas beau, il était joli; ni droit ni courbé, ni italien ni grec; c'était le nez parisien; c'est-à-dire quelque chose de spirituel, de fin, d'irrégulier et de pur, qui désespère les peintres et qui charme les poètes.

Extrait 7 : Marius rencontre Eponine et Azelma (p.142)

Tout à coup il se sentit coudoyé dans la brume ; il se retourna, et vit deux jeunes filles en haillons, l'une longue et mince, l'autre un peu moins grande, qui passaient rapidement, essoufflées, effarouchées, et comme ayant l'air de s'enfuir ; elles venaient à sa rencontre, ne l'avaient pas vu, et l'avaient heurté en passant. Marius distinguait dans le crépuscule leurs figures livides, leurs têtes décoiffées, leurs cheveux épars, leurs affreux bonnets, leurs jupes en guenilles et leurs pieds nus. Tout en courant, elles se parlaient. La plus grande disait d'une voix très basse :— Les cognes sont venus. Ils ont manqué me pincer au demi-cercle.

L'autre répondait : — Je les ai vus. J'ai cavale, cavale, cavale !

Marius comprit, à travers cet argot sinistre, que les gendarmes ou les sergents de ville avaient failli saisir ces deux enfants, et que ces enfants s'étaient échappés.

⑤ **Question de synthèse** : Dans quelle mesure peut-on dire que le destin a « récompensé » Cosette et « puni » les Thénardier pour leur cruauté ? Appuie-toi sur les textes pour répondre.

Fiche n°14 – Les barricades : Vérification de lecture en auto-évaluation

Lecture facultative pages 167 à 183

Résumé des pages 167 à 183 : Marius et Cosette s'aiment en cachette. Jean Valjean n'est pas encore au courant mais souffre de voir grandir sa fille qui devient de plus en plus belle. Il a peur de la perdre. Marius demande à son grand-père l'autorisation d'épouser Cosette mais comme elle est de basse condition, le mariage est refusé. Marius, désespéré, se jette corps et âmes dans la révolution qui fait rage à Paris.

Vérification de lecture en auto-évaluation n°4 (pages 183 à 194)

Lis les pages indiquées et rends-toi sur Pronote pour répondre au QCM.

Fiche n°15 – Javert : Lecture en classe (Pages 197 à 216) + Lecture analytique n°4 (p.215-216) 📖



Javert souffrait affreusement.

[...] Que faire maintenant ? Livrer Jean Valjean, c'était mal ; laisser Jean Valjean libre, c'était mal. Dans le premier cas, l'homme de l'autorité tombait plus bas que l'homme du bagne ; dans le second, un forçat montait plus haut que la loi et mettait le pied dessus.

[...] Jean Valjean le déconcertait. La générosité de Jean Valjean envers lui, Javert, l'accablait. [...] Javert sentait que quelque chose d'horrible pénétrait dans son âme : l'admiration pour un forçat.

[...] Vingt fois, quand il était dans cette voiture face à face avec Jean Valjean, le tigre légal avait rugi en lui. Vingt fois, il avait été tenté de se jeter sur Jean Valjean, de le saisir et de le dévorer, c'est-à-dire de l'arrêter. [...] il avait voulu passer outre, agir, appréhender l'homme, et, alors comme à présent, il n'avait pas pu ; et chaque fois que sa main s'était convulsivement levée vers le collet de Jean Valjean, sa main, comme sous un poids énorme, était retombée.

[...] Toutes sortes de nouveautés énigmatiques s'entr'ouvraient devant ses yeux. Il s'adressait des questions, et il se faisait des réponses, et ses réponses l'effrayaient. Il se demandait : Ce forçat, ce désespéré, que j'ai poursuivi jusqu'à le persécuter, et qui m'a eu sous son pied, et qui pouvait se venger, et qui le devait tout à la fois pour sa rancune et pour sa sécurité, en me laissant la vie, en me faisant grâce, qu'a-t-il fait ? Son devoir. Non. Quelque chose de plus. Et moi, en lui faisant grâce à mon tour, qu'ai-je fait ? Mon devoir. Non. Quelque chose de plus. Il y a donc quelque chose de plus que le devoir ?

Ici il s'effarait ; [...] depuis qu'il avait l'âge d'homme et de fonctionnaire, il mettait dans la police à peu près toute sa religion, étant [...] espion comme on est prêtre. Il avait un supérieur, M. Gisquet ; il n'avait guère songé jusqu'à ce jour à cet autre supérieur, Dieu. (...) Il ne savait que faire de ce supérieur-là mais il n'ignorait pas que le subordonné est tenu de se courber toujours, qu'il doit ni désobéir, ni blâmer, ni discuter, et que, vis-à-vis d'un supérieur qui l'étonne trop, l'inférieur n'a d'autres ressources que sa démission. Mais comment donner sa démission à Dieu ?

Fiche n°16 – La fin du roman – Vérification de lecture en auto-évaluation n°5 (p.216 à 237) 📖

📖 Lis les pages indiquées et rends-toi sur Pronote pour répondre au QCM.

→ **Conclusion de l'étude** : Dans ton cahier de lecture, écris ton avis sur *Les Misérables* en une vingtaine de lignes. Utilise les fiches méthode qui sont dans ton classeur pour t'aider.